

Un Z qui ne veut pas toujours dire Zorro...

Je suis envoûtée par les mystérieuses et savoureuses circonvolutions dans lesquelles se dévoient certaines légendes familiales. A la manière du "téléphone arabe", un élément réel, tangible sur un ancêtre est susceptible, au fil des générations et à la faveur d'interprétations plus ou moins audacieuses, de devenir une histoire qui, pour autant qu'elle ait encore une queue ou une tête, n'a plus rien à voir avec celle édictée initialement.

C'est ainsi qu'est née la légende familiale selon laquelle **"nous aurions des origines espagnoles"**. Ay caramba ! On en veut pour preuve un teint particulièrement mat qui a traversé les générations et a permis pour un certain nombre d'entre nous de sérieuses économies de crème solaire (en tout cas à partir de 1936, année marquant le début d'une commercialisation massive de ce produit !)... Une chevelure très noire aussi (avant de devenir prématurément blanche du fait d'un bug génétique) et accessoirement frisée, qui donne, on doit bien l'admettre, un air pas (du tout) tibulaire mais un peu ibérique quand même ! Jugez-en par vous même :

Voici notre grand-mère paternelle dans les années 1920 ; elle avait alors presque 30 ans.







Et là, notre père en 1946. Il avait 17 ans, mais en l'occurrence, il avait l'air très sérieux (contre-référence au poème de Rimbaud)...



✘ ✘

Donc, oui, il y a quelque chose ; en tout état de cause, on

est bien loin de la lignée des vikings normands... De plus, si origine espagnole il y a, elle vient assurément de la branche maternelle (AYMONIER) car notre grand-père (MAÎTRE) était plutôt bien typé "jurassien du grand nord", si vous voyez ce que je veux dire...

Voilà pour le côté tangible des choses... Et à côté de ça, rien qui puisse venir étayer l'hypothèse d'une **filiation espagnole** : aucun récit transmis de génération en génération sur un quelconque conquistador qui aurait découvert le Pacifique, pas d'accent castillan niveau "fluent" à mettre en valeur sur un CV, ni d'aptitude particulière à danser le flamenco, histoire de briller en société...

J'ignore à quel moment les théories se sont quelque peu emballées... Toujours est-il qu'on a cru bon un beau jour (mais lequel ?) d'exhumer le souvenir d'une certaine **Julie Françoise MARTINEZ**, qui n'était autre que la grand-mère de notre jeune Bernard. En voilà un nom typiquement espagnol qui sent bon les tapas et le chorizo ! Alors, tiens... "on n'a qu'à dire" que nos origines espagnoles viennent des MARTINEZ...

Et comme de surcroît, dans cette famille élargie, on colporte une sombre histoire de **colporteur** qui aurait épousé une de nos ancêtres, on pourrait, par un raccourci digne des plus vils clichés nationalistes, l'intégrer dans la paella pour que l'histoire se tienne un peu...

Et c'est ainsi que de manière souvent répétée, un peu déformée et régulièrement amplifiée nous a été servie la théorie d'hypothétiques origines espagnoles qui viendraient d'un banal colporteur prénommé MARTINEZ...

Mais, justement, l'histoire, énoncée de cette manière, ne se tient pas du tout... Voyons pourquoi...

Déjà, les MARTINEZ faisaient partie de la branche des MAÎTRE (notre grand-père), et non des AYMONIER (notre grand-mère). De plus, on ne peut trouver plus désespérément jurassiens que nos

MARTINEZ, originaires du Grandvaux (Haut-Jura). On reparlera de cette attachante dynastie de commerçants dans un prochain article mais il faut retenir que dans le Jura, qu'il soit suisse ou français, *les noms de famille terminés par "EZ" n'ont rien à voir avec l'espagnol, la lettre "z" étant purement ornementale* (1). Elle remplaçait souvent le é fermé, et de fait, selon l'époque, on retrouve ce patronyme orthographié MARTINÉ, et aussi MARTINE.

Le colporteur, quant à lui, appartenait bien à la branche AYMONIER puisqu'il a épousé une de nos ancêtres nommée Emmanuelle GILLARD. Lui-même s'appelait Claude BARBIER et était ... savoyard ! Par conséquent plus vraisemblablement italien qu'espagnol, s'il fallait vraiment lui trouver une origine étrangère. (cf l'article [Colporteur espagnol et téléphone arabe](#) consacré à ce personnage haut en couleur).

Donc, rien à voir non plus... Et voilà, badaboum (ou plutôt i cataplum !), en deux coups de cuillers à gazpacho, on a déglingué le mythe familial savamment échafaudé au fil des siècles. Est-ce à dire que je tiens pour pipi de chat ces légendes qui nous sont transmises et souvent déformées à l'envi ? Eh bien non ! Figurez-vous que c'est tout le contraire : j'aime l'idée que dans les récits qui arrivent jusqu'à nous, il y ait des imprécisions, des édulcorations, des nébulosités, de l'emphase, des exagérations, des réserves, des rodomontades et des galéjades. Que derrière les histoires familiales, on sente avant tout l'aspect humain et le vécu, avec tout ce que cela comporte comme failles, imperfections et hiatus. Car c'est cela qui donne un caractère **attachant** (au sens propre comme figuré) à nos racines.

J'irais même plus loin : d'une certaine façon, on en a rien à faire que les souvenirs qui restent de nos ancêtres ne soient pas tout à fait exacts. L'important, en fait, **c'est qu'ils existent et qu'on en garde trace**. Personnellement, je redoute le jour où plus personne ne sera capable de se remémorer le parcours de ceux qui l'auront précédé. Et qu'en lieu et place

de notre justicier masqué quasi-espagnol Zorro (2), on ait plus comme référence qu'une kyrielle de héros japonais et/ou interstellaires, aseptisés, robotisés et incolores.

Alors ne nous laissons pas de raconter à nos enfants et petits-enfants (voire plus si affinités) des histoires sur leurs grands-parents et arrière-grands-parents (idem), que celles-ci soient vraies ou pas, ou même cousues de fil blanc... Quelle importance ? Il convient juste de ne pas oublier que comme toutes les attaches, celles qui nous relient à nos ancêtres méritent d'être soignées et entretenues au risque de disparaître à jamais. (que voilà une conclusion digne d'elle-même !)

(1) Quelques noms de famille et noms de lieux jurassiens / P. Henry, L'Hôta (no spécial), 1998

*(2) l'histoire de **Zorro**, alias Don Diego de la Vega, ressort aussi d'une légende, inspirée d'une histoire vraie et qui a aussi traversé plusieurs générations. Celle du célèbre bandit Joaquin Murietta (1830-1853), qui, avec sa bande armée, terrorisait toute la Californie du Nord, mais dont la mémoire a été édulcorée au fil du temps pour devenir le personnage noble et généreux qu'on connaît. (cf Zorro : au delà du personnage de légende in Historia – <https://www.historia.fr/histoire-du-monde/europe-de-l-ouest/zorro-au-dela-du-personnage-de-legende-2057421>)*

Les souvenirs de Thérèse (2)

Ces écrits ont été rédigés par Thérèse MORIN en 2004 (date estimée). Ils sont fidèlement retranscrits ici. Les photos, extraites des albums de famille, ont été rajoutées pour

illustrer le propos. Il s'agit ici de la deuxième et dernière partie (pages 5 à 8 des écrits manuscrits). Cet article est à mettre en relation avec ceux de la série Une vie de filature, qui complète utilement l'histoire de la famille MORIN GICQUEL

Nous avons eu deux chats, Noirou et Noireau. Deux chats adoptés par nous au départ de Jean qui rentrait au Séminaire. Il les avait trouvés dans ce fameux jardin. Jean avait 10 ans et partait à 50 km de chez nous en pension (1). Ces chats ont fait partie de notre vie sûrement parce qu'ils avaient été choisis par Jean et ce qui était le plus impressionnant pour nous, c'est que chaque jour, Noirou précédait papa qui partait en vélo au travail et à midi moins 5, il repartait attendre papa au portail et repartait à 17h50 pour attendre et précéder le vélo.



1934_MORIN Jean (11 ans) et sa maman, GICQUEL Jeanne

J'ai peu de souvenirs de ma vie de « petite fille ». Ecole primaire avec Melle Angèle, puis les demoiselles Claie. Filles d'un côté, garçons de l'autre, séparés par un grand mur ! Études sans problème je crois. Je n'en ai plus aucun souvenir. Par contre, je sais que j'ai obtenu mon certificat d'études sans problème avec une mention (laquelle ?) et que je suis revenue à la maison où papa et maman m'attendaient avec impatience et en arrivant j'ai dit « oui, je l'ai mais c'est

pas la peine d'en parler à tout le monde ! ». Pour y aller, on prenait le tramway, c'était à 6 km de chez nous.

Oui, car nos seuls déplacements à Lille ne se faisaient qu'en tram. Nous étions à 7 km de Lille. C'était une fête quand on y allait ! Pas trop souvent. Il y avait très peu de voitures. Il y avait des chevaux et voitures (à chevaux).

De ma jeunesse, j'ai énormément de souvenirs qui se mélangent (méli-mélo !). Déjà je peux dire que nos parents ont toujours ouvert leur porte à beaucoup de personnes en difficulté. D'abord depuis 1934 sont arrivés chez nous deux garçons, petits cousins dont la maman était malade. Deux Morin qui sont restés chez nous 3 ans. Nous n'avons que de bons souvenirs ensemble. L'un d'entre eux était mon filleul, l'autre le filleul de maman.

A ce moment-là venait aussi chez nous très souvent un prêtre qu'on appelait l'abbé Jean qui lui était formidable pour nous les très jeunes. Plein d'enthousiasme, de joie de vivre, inventif pour nous distraire, jouant avec nous au ballon, nous apportant des films de Charlot qu'on pouvait voir chez nous, chose très rare à cette époque. Il s'occupait de patronage où nous nous trouvions avec beaucoup de jeunes. Nous allions à ce patronage en vélo et assistions à des séances de cinéma, étant très privilégiés à ce sujet. Peu de jeunes allaient au cinéma, muet en ce temps-là !



1937 famille MORIN avec l'abbé Jean (derrière) et les deux petits neveux, Pierre et Gérard MORIN (devant)

Une autre famille est venue s'accrocher à la nôtre et cette amitié dure encore depuis 1927 ! Il s'agit de la famille Potié Guilbert. Marie-Louise étant attachée à Jacqueline en 1927, nos familles sont restées très unies. Et avant la guerre, nos parents ont soutenu une des familles, séparée à cause d'un divorce (ce qui n'était pas accepté à cette époque), en ouvrant la porte au père qui avait été évincé. Chaque semaine, il passait un après-midi chez nous avec ses enfants.

Toutes nos vacances, tous nos jours de congé (le jeudi), nous les passions ensemble, Marie-Louise et Jacqueline, Georges et Jean ayant le même âge, Mimie et moi ayant 2 ans d'écart, et Jean le petit accepté par l'un ou l'autre. Que de souvenirs ! Que de bons goûters ! Que de bons moments !



1937

(de g. à d. et de haut en bas)

Marie-Louise MORIN, Jean GUILBERT, Jacqueline GUILBERT, l'abbé Jean, Georges GUILBERT, Jean MORIN, Thérèse MORIN, Mimie GUILBERT

Chacun de notre côté, nous partagions nos journées et nos demi-journées. Je repense à nos parents qui ont accepté tant de choses ! Il y avait « Mamade », une vieille fille collet monté, avec un collier de chien, chignon tiré, pointure 42 ! Coincée, sérieuse, surveillante pincée, qui avait la responsabilité des enfants Guilbert et qui était toujours avec nous à nous surveiller. Car dans cette famille plus que bourgeoise, il y avait beaucoup de monde à leur service : bonne (on dirait « employée de maison » maintenant), chauffeur (Richard, superbe!), comptable (Arthur, sérieux!), jardinier qui s'occupait des arbres dans plusieurs propriétés. Leur fortune était énorme. Une rue très longue vers Lille, des fermes (au nombre de 4), un château près de Douai, une maison genre château à Loos (près de la prison).

Ils venaient chez nous, mais nous allions aussi chez eux. Imaginez la famille Morin, dont le père était simple ouvrier à la filature Thiriez, maman étant simplement mère au foyer, reçus dans un milieu plus que riche, avec un grand-père député, maire de Loos, auquel on imposait par notre jeune âge de lui passer entre les jambes quand on jouait à cache-cache dans une maison tenue par des employés !!!



Georges POTIE (1863-1937), maire de Loos et député

Beaucoup de souvenirs tourniquent dans ma tête : joie de vivre ensemble, période où aidée par la bonne j'ai appris à faire du vélo. Et même qu'il y avait une « montagne » (pour nous, à 6 ans, c'était une montagne) dans ce jardin -parc-. Nous grimpons cette montagne qui finalement n'était qu'un monticule qui contenait en dessous une réserve de fruits ramassés dans les différentes propriétés ! J'ai le souvenir pour les avoir accompagnés plusieurs fois que ces gens riches allaient cueillir et ramasser les fruits et partaient les répartir chez leurs locataires, y ajoutant le sucre pour leur permettre de faire leur confiture.

Cette famille était aussi propriétaire d'une briqueterie où nous allions jouer, dans un espace extraordinaire où étaient rangées les briques.

J'ai connu à cette époque les premières voitures plus que confortables, une « hotkitch » (orthographe peu sûre) , une voiture avec des strapontins qui tournaient le dos à la route. Conduite faite par un chauffeur en tenue grise avec casquette. J'ai connu d'autres voitures, il y en avait 3, pour Madame,

Monsieur et Mademoiselle !!! Il y avait en effet une tante vieille fille qui pour nous a toujours été très proche, nous gâtant beaucoup. Par exemple, elle nous emmenait passer 10 h à la foire de Lille, passant dans tous les manèges, mangeant des frites et des sandwiches sur place, jouant à tous les stands, grands et petits s'en donnaient à cœur joie. Cette foire de Lille était ENORME ! la journée n'était pas suffisante pour la connaître à fond. Même les parents y étaient heureux !!! Souvenirs ! Souvenirs !

A cette période aussi, nous faisons beaucoup de vélo. Maman seule n'en a pas fait : elle ne pouvait accepter que le guidon soit libre... elle aurait préféré qu'il soit fixe !



1936_famille_MORIN_à_vélo

Nous allions pique-niquer au « Mont de tir », petite boursouflure où il y avait le dimanche des exercices de tir. Nous étions fiers et heureux de monter et descendre sur cette « montagne ». Dans le Nord, tout est plat (le plat pays qui est le mien !) ; toutes les routes très droites et plates nous dirigent systématiquement face à un clocher !!! Notre pauvre maman nous rejoignait à pied pour ce merveilleux pique-nique. C'est papa et nous qui avons les paniers sur notre porte-bagages. En vélo, nous partions sur le Boulevard qui n'était qu'un boulevard couvert de nids de poules, mais c'était bien !!!

Toujours dans cette famille (Potié), nous vivions un rêve : imaginez une salle à manger dans laquelle il aurait fallu avoir des patins à roulettes pour servir cette grande table... imaginez aussi des vitraux aux portes vitrées mais aussi au plafond. Des grandes baies vitrées... des tapis, aussi bien dans le salon avec piano que sur les escaliers. Quand on montait à l'étage, il y avait une salle de bains (eh oui !) avec des vasques décorées superbes. Imaginez ce que cela représente pour des jeunes qui ne connaissent que la petite cuvette chaque matin... Chez eux aussi, il y avait le téléphone, un écouteur qu'on collait contre l'oreille !!! et quand on voulait appeler quelqu'un on voyait que le demandeur tournait une manivelle avant d'obtenir le correspondant ! en ayant d'abord passé par la poste via un seul numéro à deux chiffres (il en existait si peu en ce temps-là !).

J'ai un autre souvenir qui me revient : le grand-père était chasseur et il y avait au mois d'octobre une pièce réservée aux « animaux » qui devaient « mûrir ». On ne les cuisait que le jour où une patte lâchait et il fallait qu'ils soient un peu faisandés pour les cuire (lièvres, pigeons ramier, sangliers). Ses pâtés étaient délicieux !

C'est certain que la vie de la famille a été très marquée par cette vie, dans un autre milieu que le nôtre. A table, nous étions servis par la cuisinière en tablier blanc, le vin servi par un homme en habit. Il y avait 3 verres sur la table, des nappes, des chaises en cuir. Seul le goûter était servi à la cuisine, très grande, et lumineuse, avec un « ratelier » qui acceptait la vaisselle lavée et qui s'égouttait.

On nous servait des bonnes tartines avec du beurre et des bonnes confitures maison avec de la cassonade. On repartait à pied chez nous, en longeant la voie ferrée, quand ça n'était pas les Guilbert qui venaient chez nous au Boulevard. Que de fois j'ai reconduit Mimie jusqu'au milieu du trajet et nous repartions dans l'autre sens pour terminer notre conversation ! Cela faisait deux ou trois aller-retours ! C'est fou

l'entente que nous avons toutes les deux !!! Même à 77 ans, j'y pense et j'en ris encore !!!



1936 Thérèse MORIN et son amie Mimie
(décédée en 1938)

Nous étions tous dans un milieu catholique, avec des communions, des confirmations, des engagements dans le milieu des « croisés », groupe religieux participant à des processions comme par exemple les enfants de Marie, avec robe blanche, ceinture bleue et voile de tulle. Mes parents très actifs ont toujours participé à ces cérémonies.

A la Fête Dieu, il fallait installer un autel et le fleurir très tôt. Maman partait avec toutes les fleurs du jardin pour préparer cet autel devant lequel la Paroisse s'arrêtait pour prier. Il y avait aussi des processions au lever du jour dans les quartiers du pays. C'était la procession des Rogations où on chantait « Ora pro nobis » après que le prêtre ait imploré les Saints. Mon frère Jean, sérieux (oui ??) a une fois chanté : « que ça pue ici dedans ora pro nobis » car on passait devant l'équarrissage !!!

Nous allions tous les dimanches à la messe et aux vêpres. Mais comme on ne pouvait pas communier comme maintenant à 10 h, on allait à une première messe à 8 h, on communiait et on revenait à la grand-messe !

(1) Thérèse, la petite dernière, avait 6 ans quand son frère est parti au Séminaire

Les souvenirs de Thérèse (1)

Ces écrits ont été rédigés par Thérèse MORIN en 2004 (date estimée). Ils sont fidèlement retranscrits ici. Les photos, extraites des albums de famille, ont été rajoutées pour illustrer le propos. Il s'agit ici de la première partie (pages 1 à 4 des écrits manuscrits). Cet article est à mettre en relation avec ceux de la série [Une vie de filature](#), qui complète utilement l'histoire de la famille MORIN GICQUEL

Pêle-mêle meli mélo

Ce que j'ai découvert dans ma vie... je parle de l'évolution

Dans une maison à deux étages, sans eau au robinet mais avec une pompe à actionner dehors, avec des brocs que l'on montait dans les chambres pour que la toilette se fasse dans une cuvette où durant l'hiver on cassait la glace pour se laver !!! Si on voulait prendre un bain, on chauffait l'eau qu'on vidait dans une jolie cuve en bois comme étaient les tonneaux. Cette cuve était alors mise dehors, c'était un régal ! J'ai le souvenir qu'un jour des rats sont passés par la « bouche » de la pompe à eaux... on n'a pas été empoisonnés, la preuve : j'ai 77 ans !



1948_MORIN_Thérèse_Loos

n.b. on voit la pompe et le baquet derrière Thérèse

Nous avons eu le bonheur d'habiter une maison avec un jardin (c'était un jardin ouvrier où quelques 10 parcelles étaient distribuées à plusieurs personnes) mais nous avons la possibilité de profiter au maximum des allées pour y faire du vélo.



Loos_jardin

On n'avait ni électricité, ni radio, ni téléphone. On était éclairés par un bec de gaz qui était au centre de la salle à manger, un bec de gaz qu'on allumait avec des allumettes lorsque le jour baissait. Alors on était obligés de rester ensemble dans la même pièce ! Dans les rues, il n'y avait que des becs de gaz pour éclairer ! Radio : on l'a eue ; c'était un poste à galène. Une aiguille était placée sur une surface de plomb... on avait un seul écouteur et chacun notre tour nous pouvions écouter quelque chose. Je me souviens avoir entendu quelque chose qui m'a choquée : il a pété dans le Nord... Traduction : ici PTT nord !!! je devais avoir 6 ans.

On écrivait avec des porte-plumes. Les plumes étaient Gauchoise ou Sergent Major, nous avions des encriers, des crayons... et si peu de crayons de couleurs que ça devenait un luxe !

Nous avons la chance d'avoir un **jardin** très bien entretenu par notre papa, nous avons énormément de bons légumes sans aucun engrais si ce n'est l'utilisation de purin que papa prélevait dans la fosse sous le WC qui lui se trouvait en dehors de la maison. Même avec moins 15°C, on y allait - brrr!!!- il n'y avait pas de chasse d'eau. On utilisait des morceaux de journaux comme papier cul !!! On allait pomper de l'eau pour nettoyer le WC.

Nous avons la chance d'avoir un jardin très bien entretenu par notre papa, nous avons énormément de bons légumes sans aucun engrais si ce n'est l'utilisation du fumier que papa prélevait dans la fosse ~~à côté~~ ^{à l'extérieur} sous le WC qui lui se trouvait en dehors de la maison - même avec moins 15° on y allait ~~BRK~~ il n'y avait pas de chasse d'eau - on utilisait de morceaux de ~~jeuneaux~~ ^{jeuneaux} comme papier cyl!!! on allait pomper de l'eau pour nettoyer le WC

Nous n'avions comme chauffage qu'un **fourneau au charbon** qui était dans une pièce mais il était assez important pour diffuser un peu de chaleur dans les 3 pièces en enfilade. Par contre, dans l'arrière-cuisine où on faisait la vaisselle, pas question de chauffage ! L'eau était chauffée sur ce feu et transportée dans une bassine dans cet endroit. Pas de produit à vaisselle mais du savon de Marseille.

Pour aller dans nos chambres, nous n'avions **que des bougies et pas de chauffage**. Nos devoirs étaient faits dans la pièce commune mais sans difficultés. On sentait les bonnes odeurs du repas préparé avec amour par maman. Pas de soucis de bactéries, pas question de mauvais engrais sur les légumes. Pas question de viande dangereuse, surtout qu'on n'en mangeait que deux fois par semaine (c'était trop cher!). J'ai connu aussi à la place des bougies des **lampes « pigeons »** : il y avait un réservoir d'huile, une mèche, un verre et cela tenait plus longtemps que les bougies... c'était du luxe !



Nous avons une maison très agréable. La peinture grise était offerte par l'usine Thiriez où travaillait papa. Je n'ai jamais apprécié cette peinture que j'ai retrouvée en 1966 à Saint-Cergues !!! Cette maison comportait beaucoup d'avantages : une **verrière** sur la salle habituelle de rassemblement, très claire avec une porte vitrée qu'on ouvrait dès que la

température le permettait. Dans cette pièce, il y avait le fourneau très important, très apprécié en hiver surtout. Du carrelage par terre, une grande table où l'on se retrouvait tous.



1946_MORIN_Thérèse_retour_Loos_maison
n.b. on devine la verrière attenante à la maison



1932_enfants_MORIN_et_LYS_arrière_Loos

n.b. Derrière le groupe on voit la porte vitrée dont parle Thérèse et qui donne "sur la salle habituelle de rassemblement"

Au centre, une salle à manger peu utilisée à cause de sa place, sans fenêtre, sans luminosité ! À la suite, il y avait « pour nous » la salle de jeux. Il y avait dans notre enfance des coffres qui nous appartenaient, lesquels étaient recouverts de coussins où on pouvait s'asseoir au sol. C'était un plancher bien entretenu, sur lequel on a beaucoup joué : avec aux pieds des chaussettes (trouées), on pouvait y glisser. C'était formidable. Maintenant, je me dis que maman devait choisir de nous faire glisser pour nettoyer le parquet !

Au 1er étage, il y avait **deux chambres** et au 2ème il y avait **une chambre** et un genre de grenier. Par contre, les escaliers étaient aussi bien cirés que les salle du bas et notre joie était de les descendre sur le derrière ! Ça glissait tellement bien ! Notre papa faisant comme nous. Les plus audacieux comme Jean et Marie-Louise descendaient sur la rampe !



1930_45Bd_Republique_L00S
maison côté rue

Il y avait un sous-sol, une cave où se gardaient le tonneau de bière que nos parents confectionnaient et les légumes du jardin, par exemple les chicons ou endives ou barbes de capuçon qui poussaient en cave l'hiver dans un compost sable et terre. Dans l'autre partie de cave était le charbon seul combustible à ce temps-là. Il nous était livré par un soupirail.

Dans le jardin, dont papa était un expert, nous avons de très bons légumes, mais aussi de si jolies fleurs, violettes, pois de senteur, roses, dahlias. De ce côté là, notre papa faisait plaisir à maman, amoureuse des fleurs (j'ai hérité d'elle!). Il y avait du seringha très odorant dans notre petite cour derrière la maison. Il y avait aussi un poulailler -donc des œufs frais-, des poules et des poulets à déguster !



1948_MORIN_Louis_Jardin_Loos



1937_MORIN_Louis_Loos

Dans ce jardin dont nous pouvions profiter, il y avait un tel espace que nous faisons du vélo, que nous pouvions aussi nous installer où bon nous semblait. Je me revois vers 10 ans installée avec ma grande amie Mimie sur un tas de fumier taillé au carré, jouant à la recherche de mots dans le dictionnaire !



1933_MORIN_Thérèse_et_Mimie

Les souvenirs de Thérèse (présentation)

La période d'été se prêtant bien à ce format, je vous propose de lire (ou relire), sous forme de feuilleton, les souvenirs que Thérèse MORIN a retenus de son enfance et qu'elle a consignés de manière manuscrite et totalement libre (*) en 2004... J'en ai retranscrit la première partie consacrée essentiellement à la configuration et à la "philosophie" de la maison de Loos et j'ai choisi d'y associer des photos trouvées dans les albums de famille. Je vous souhaite de trouver autant de plaisir que moi-même dans la lecture de ces écrits et reste bien sûr à disposition pour de plus amples informations...

(*) je précise toutefois que cela faisait suite à une énième invitation de ma part d'écrire sur sa vie passée, mais j'ignorais qu'elle l'avait fait... Ces écrits ont en effet été

mis à jour après son décès □

Misère et boule de gomme

Dernièrement, j'ai eu l'occasion de retourner aux archives départementales du Jura, à Lons-le-Saunier, histoire de sonder un peu plus l'histoire, en l'occurrence celle de notre grand-père paternel, Raymond MAÎTRE. Souvenez-vous : c'est celui qui n'a pas eu de chance dans sa vie (à part celle d'avoir été notre ancêtre !), à tel point qu'il y a mis fin, de manière aussi délibérée que soudaine... Dans un précédent article intitulé La poisse..., je décris comment il s'est retrouvé orphelin de père en 1902, alors qu'il n'avait que 9 ans. A l'époque, il avait encore un frère et deux soeurs (3 étaient déjà morts à la naissance). Six ans après, en 1908, sa soeur aînée meurt, suivie du grand frère et de la petite soeur en 1910. Raymond est alors âgé de 17 ans. Comme famille proche, il ne lui reste plus que sa mère et sa grand-mère, ainsi qu'un oncle disparu à Paris, après avoir été condamné dans le Jura pour avoir battu son ex-femme (cf l'article Un ancêtre encombrant)... Qui plus est, le jeune Raymond est affecté depuis la naissance d'une paralysie de la hanche, ce qui l'empêche de sauter comme un cabri et accessoirement de participer aux travaux de la ferme... On imagine bien la frustration pour lui, si ce n'est l'humiliation, en tant que seul homme survivant, de ne pouvoir subvenir aux besoins des siens. La seule chose qu'il pouvait faire, c'était de mettre toute son application dans les études. Ce qu'il a fait et bien fait puisqu'il est devenu professeur de lettres à Besançon à l'âge de 20 ans.

La pêche aux souvenirs et ses bienfaits

L'avez-vous remarqué ? Quand il n'est pas ailleurs, notre esprit peut se révéler farceur et pas toujours à l'écoute de nos priorités, ni du programme que l'on pu se fixer... Ainsi, le mien aime particulièrement s'adonner à la pêche... la pêche aux souvenirs s'entend ! A la faveur d'un détail désespérément insignifiant et au moment le plus inopportun pour moi, le voilà qui commence à hameçonner mon attention et à l'attirer sournoisement vers la berge des souvenirs...

On ne choisit pas sa famille (3)

On termine cette série de mise en lumière des "stars" issues de nos lignées respectives, avec la branche des MORIN/GICQUEL de Bretagne, qui comporte un peu plus de personnalités (re)connues du côté MORIN que GICQUEL. Parmi elles, on trouve deux sportifs, un célèbre journaliste-rédacteur en chef, un général français qui a reçu un hommage de la nation aux Invalides en 2023 et enfin, un poilu dont les seuls mérites et malheurs posthumes furent d'être présent au mauvais endroit, mais au bon moment...

On ne choisit pas sa famille (2)

Faisons à présent une incursion en pays savoyard sur les traces de la dynastie MOUCHET / BETEMPS... Dans cette branche, on a déjà vu qu'il y avait, en ligne directe, un armateur, génial inventeur des barques du Léman, et, en ligne indirecte, un pirate d'eau douce (cf la série Palsebleu ne saurait mentir). Nous allons découvrir ici qu'il y a pire que le pirate, en matière de cousinage. Et là, aïe, aïe, aïe ... ça pique un peu, comme on dit.

On ne choisit pas sa famille... (1)

Et c'est heureux, car on se priverait alors de toute la diversité et de la richesse de tempéraments, d'opinions, de parcours de vie, d'expériences ou de fantaisies qui la composent... Dans la même lignée (c'est le cas de le dire !), on ne choisit ni ses ancêtres, ni leurs descendants, et on peut être surpris après quelques générations de se découvrir des cousins certes éloignés, mais pas forcément désirés !

Palsembleu ne saurait mentir (Partie II)

... au pirate écarlate !

Jean François est donc le fils aîné de Laurent, celui qui n'a pas trop mal tourné en devenant exacteur (soit : percepteur de taxes) à Thonon-les-Bains... Il en est tout autre du fils cadet, Joseph DANTAL, le seul enfant à ne pas être né à Nice mais à Thonon-les-Bains, après l'arrivée de ses parents dans le Chablais en 1671. Relation de cause à effet ? Toujours est-il que Joseph a suivi un chemin bien moins conventionnel que celui de son frère. On le dit en effet « fort remuant et de réputation douteuse »